

N°135 avril 78 6F mensuel

rock & film

HOT TUNA
RAMONES
DYLAN
ROXY
MUSIC
JAM

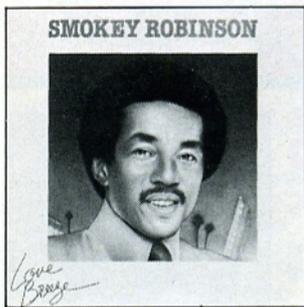
QUEEN
ARRIVE

suisse: 4,20 fs portugal: 50 esc. canada: 1\$ 10

FREDDY MERCURY



musique populaire. Il est malheureusement aussi évident que depuis quelques années cette facette de son talent a beaucoup perdu en qualité. Ses responsabilités au sein de Tamla Motown sont sans doute pour beaucoup dans cette « baisse de forme », et expliquent peut-être l'irrégularité et le manque d'unité de sa production discographique. J'en veux pour exemple son dernier album « Deep In My Soul » (ne parlons pas de la bande originale du film « Big Time ») pour lequel il n'écrit pas une seule des huit chansons, et sur lequel défilèrent pas moins de six producteurs. Un comble lorsque l'on sait de quoi Smokey est capable dans un fauteuil de producteur.



Quoi qu'il en soit, il semblerait que les choses soient rentrées dans l'ordre, momentanément du moins, et je vous garantis quelques moments privilégiés à l'écoute de ce « Love Breeze ». Huit chansons dont une composée entièrement par Smokey (« Love So Fine », avec une petite mélodie sautillante extrêmement accrocheuse qui n'est pas sans rappeler « C'est Si Bon » !), et cinq autres dont il a co-signé les paroles. Des deux dernières, l'une est signée Kennis Jones et l'autre Jerry Butler/Homer Talbert III. Le tout est arrangé par le fidèle Sonny Burke et magistralement produit par Smokey lui-même, qui s'est assuré le concours de quelques musiciens particulièrement à la hauteur parmi lesquels Ed Greene, James Gadson, Chuck Rainey, James Jamerson, David T. Walker, etc. Bien sûr, ne vous attendez pas à tomber sur des perles du genre « Track Of My Tears », « Ooo Baby » ou « My Girl », personne n'écrit plus de ces classiques en 1978. Mais « Love So Fine », « Trying It Again », « Shoe Soul » et surtout le splendide « Madame X » sont loin de manquer de charme, et écoutés à haut volume c'est le frisson garanti. Bien que musicalement très différent, « Love Breeze » est à mon goût le meilleur album de Smokey Robinson depuis « Quiet Storm ». Les arrangements sont particulièrement soignés, et jamais les violons ne tirent la couverture. Le seul repro-

che concernerait les chœurs, de temps à autre un peu envahissants. Mais la voix de Smokey fait oublier bien des choses, et même s'il se forçait il ne pourrait jamais chanter une fausse note. Côté feeling, il n'a vraiment rien à apprendre pour transmettre ses émotions, et comme d'habitude ses murmures et son falsetto transcendent totalement n'importe quelle chanson. Quand la chanson est bonne, imaginez le résultat. — JEAN-LOUIS LAMAISON.

PERE UBU

THE MODERN DANCE

RJank Records 001 (imp. Phonogram)

Tout est dit sur la photo qui figure au dos de la pochette : un paysage d'enfer, usines, voies de chemin de fer, avion qui décolle, ciel noir chargé de suies, et sur la passerelle qui enjambe le tout, un être fantomatique, trace du passage d'un homme. Bousculade d'associations : Pere Ubu a sorti un simple, « Final Solution » — et cette ombre sur le pont de fer, c'est aussi celle de l'homme d'Hiroshima, gravée dans la pierre par l'explosion atomique. Dans les « Culbuteurs de l'Enfer » (Roger Zelazny, Chute Libre), c'est dans l'Ohio que le héros, Hell Tanner, rencontre un savant fou. Tout ça fait un collage parfait pour illustrer les chansons du Pere Ubu. Chansons est d'ailleurs un terme fort incorrect pour désigner les cris, les éruptions, les plaintes de la bande à Crocus Behemoth. Philippe Garnier (philosophe français, né au Havre en 1940 et quelques) avait bien raison quand il nous mettait en garde contre cette bande d'inquiétants prophètes (R & F N° 126). Leur Modern World à eux, ce n'est pas celui des Jam, une histoire de sapes et de moditude. C'est Aujourd'hui dans ce qu'il a de plus inquiétant. Rien que les titres, pour en donner une idée : Pacte de Non-Alignement, Les Vagues de la Rue, Radiation Chinoise, La Vie Pue... Et leur monde réel (« Real World ») s'écroule dans les cris et les dissonances après avoir cahoté sur un tempo beefheartien, parfaite expression de ce que peut être la schizophrénie urbaine, la cassure entre le corps et les émotions, la tête ailleurs que dans un crâne. « Modern Dance », voix qui cherche à se dépêtrer dans un entrelacs de métal, peau qui se déchire sur les pointes acérées des



cent mille griffes de Metropolis. Je ne cite pas ce mot par hasard : Pere Ubu crée quelque chose qui ressemble beaucoup à l'expressionnisme allemand d'avant-guerre, Robert Wiene (« Le Cabinet du Dr Caligari »), Fritz Lang (« M le Maudit ») : un art qui annonçait des événements terribles. Pere Ubu cherche à foutre la trouille, et s'il y parvient c'est qu'on sait bien qu'il a raison quelque part. — ALAIN DISTER.

WARREN ZEVON

EXCITABLE BOY

Asylum 6E-118 (imp. WEA)

Le temps d'une bonne coupe de douilles, et voilà le père Zevon avec un nouvel album. Juteux et saignant comme il se doit. Ce type n'a pas toujours soigné ses fréquentations, et son nouveau look super-straight dissimule mal ses vilaines pensées. On ne collabore pas avec des voyous comme Kim Fowley si on n'en a pas le tempérament. Alors ne vous laissez pas abuser par la production de Jackson Browne. Browne est exactement l'homme qu'il faut pour canaliser la fièvre d'un Warren Zevon. Le premier disque de ce dernier s'intitulait « Wanted Dead Or Alive », une vieille odeur de loser y traînait, l'atmosphère, déjà country-rock, n'en était pas moins à couper à la tronçonneuse. Et puis on n'a plus entendu parler de Zevon pendant un moment. Heureusement, la fée Ronsstadt aimait ses chansons et en parsemait ses galettes. Warren est alors sorti de sa retraite pour enregistrer une nouvelle fois. L'album parut fin 76, produit Jackson Browne (« Zevon »). Ça cognait encore dur sur des titres comme « Frank And Jesse James », ou « I'll Sleep When I'm Dead ». Mais Warren Zevon portait désormais les coups avec élégance. « Excitable Boy », à son tour, ne manque pas de raffinement. « Johnny Strikes Up The Band »

donne le tempo de l'album : beat funky et harmonies country-rock. Zevon chante d'une voix frémisante, épaisse comme une sale odeur de mégot froid. Waddy Wachtel libère de tranchants chœurs sans faire de manières. L'abcès acquiert des proportions inquiétantes sur « Roland The Headless Thompson Gunner », sordide histoire d'un mercenaire sanguinaire qui affectionne tous les points chauds du globe. Un vrai cours d'histoire donné par un anarchiste. La parabole est cynique, mais Zevon ne respecte rien, même pas sa petite Susie qu'il viole et tue dans « Excitable Boy ». Dix ans plus tard, rendu à la liberté, il ouvre la tombe de la pauvre Susie afin de se construire une cage avec ses os. Une belle ballade sur laquelle Linda Ronstadt prend un malin plaisir à fredonner un « ouahou ouhou excitable boy ». John McVie et Mick Fleetwood, eux, rythment métromomiquement les hurlements de Zevon sur « Werewolves In London », une historiette horrifique. Zevon se détend enfin en face II sur une prouesse funky, « Night-time In The Switching Yard » assise sur la rythmique plombée de Bob Glaub et Jeff Porcaro. « Veracruz » relate la prise de la ville du même nom par les troupes du président Thomas Woodrow Wilson. Un épisode tragique raconté pour une fois sans perfidie, on se demande bien pourquoi. Zevon ménagerait-il son salut ? « Tenderness On The Block », co-signée par Jason, exploite une candeur démagogique complètement incongrue dans un disque de Zevon. Par chance, le dernier titre, « Lawyers, Guns And Money », possède suffisamment d'ironie et de méchanceté pour faire passer la mièvrerie précédente. Dans « Lawyers, Guns and Money » Zevon s'est foutu dans un mauvais coup. Il se passe vraiment de drôles de choses dans la tête de Warren Zevon ; pensez-y avant qu'il lui pousse des antennes sur le front. Il sera alors peut-être redoutablement dangereux. — CLAUDE PUPIN.

